

BUREAUX : RUE NAIN, 1,

ROUBAIX-TOURCOING :

Trois mois. 12 fr.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR GÉRANT : A. REBOUX

Le Nord de la France

Trois mois. 14 fr.
Six mois. 27
Un an. 51

ANNONCES : 20 centimes la ligne
RECLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait.

ROUBAIX, 26 JUIN 1874

BOURSE DE PARIS
DU 26 JUIN

3 0/0 54 05
4 1/2 77 75
5 0/0 85

(Voir à la troisième page les dépêches commerciales.)

BULLETIN QUOTIDIEN

Nos colonnes étant envahies aujourd'hui par le compte-rendu des débats du procès des fournisseurs, il nous est impossible de donner aux nouvelles générales la place qu'elles occupent d'habitude. Nous ne voulons cependant pas passer sous silence le discours prononcé avant-hier, à Versailles, par M. Gambetta au banquet en l'honneur du général Hoche.

Après avoir retracé la vie de cet illustre soldat, M. Gambetta a ajouté :

« Nous devons retenir principalement de cette existence l'exemple qu'elle nous a donné de ne pas séparer la profession militaire des devoirs civiques. Par là surtout, Hoche est digne d'être cité à une nation qui ne doit avoir qu'un seul but, faire de tous ses enfants des soldats et des citoyens et en même temps des travailleurs. Là est le seul moyen de relever moralement et matériellement la jeune génération, car la génération actuelle n'est pas celle qui pourra régénérer la patrie. Celle qui a encore l'âme toute neuve, sera seule capable de recevoir les germes qui grandiront plus tard.

M. Gambetta poursuivant, conjure les classes ouvrières de repousser les illusions et les chimères, et d'appliquer la maxime de Hoche : ago quod ago, résumée pour la démocratie moderne dans cette nouvelle formule : du travail ! encore du travail ! Toujours du travail !

Où du travail ! Mais cela ne suffit pas pour guérir du mal dont nous mourons. Le travail seul, le travail sans la foi, sans la croyance religieuse ne peut rien. Donnez-nous la Foi et le Travail, et nous serons sauvés. Mais M. Gambetta et son parti ne nous donneront ni l'un ni l'autre. C'est ce qu'il ne nous sera pas difficile de démontrer dans un prochain article.

Après le discours du chef de la gauche, M. Feray d'Esnonnes a porté un toast à M. Thiers.

La grande nouvelle d'hier et d'aujourd'hui est l'achèvement des négociations relatives à la libération du territoire. Les pourparlers du gouvernement avec M. le comte d'Arnim sont terminés ; on n'attend plus que la réponse de Berlin, qui ne peut manquer d'arriver cette semaine.

Cette réponse sera naturellement l'homologation des décisions prises. Quant au traité définitif, il ne sera rédigé et signé que dans le courant de juillet. Paris est déjà désigné pour être le siège de la conférence; les pléipotentiaires se réuniront au ministère du quai d'Orsay. — A. H.

L'honorable M. de Larcy, ministre démissionnaire, a été nommé, par acclamation, président de la réunion des députés de la droite.

Lettre de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 25 juin 1874.

L'Assemblée revient enfin à la liquidation de la situation financière. On a repris le vote de nouveaux impôts; de ces impôts qui nous ont valu la crise du 19 janvier, et, dans la première rencontre, nous nous retrouvons dans la situation parlementaire qui caractérisera cette date mémorable.

Comme au 19 janvier, M. Thiers reparaît avec son obstination traditionnelle au sujet de ce même impôt sur les matières premières qui a été déjà si fatal au président. Fidèle à sa tactique des petits moyens, il fait placer l'Assemblée, par son ministre des finances, dans l'alternative de voter cet impôt ou d'accepter un accroissement de 15 centimes, sur les quatre contributions directes et d'un décime sur le sel. Son calcul est transparent pour quiconque le connaît instruit de l'impopularité de tout impôt qui pèse sur la propriété foncière. Ce chef de pouvoir espère que, pour éviter le crédit qu'on gagne à surcharger l'agriculture, la Chambre se résignera à voter l'impôt sur les matières premières. Ce ne sera pas un vote pour ce dernier impôt, mais contre celui du sel et des contributions directes. La ficelle dont le président se sert dans cette occurrence est même une double ficelle, en ce que M. Thiers sait bien que les agriculteurs abondant à la droite, c'est au contraire, la gauche qui contient le plus d'industriels et de commerçants intéressés à repousser l'impôt des matières premières. Le malin vieillard espère donc pouvoir opposer l'une à l'autre des deux moitiés de l'Assemblée. Quand les industriels républicains du Nord et de l'Est le supplieront d'éloigner le calice des matières premières, il leur répondra : Ce n'est pas moi qui vous l'offre; ce sont ces ruraux monarchiques qui veulent épargner leurs paysans en esquivant les centimes additionnels du sel et de l'impôt direct. Et lorsque la droite lui représentera contre l'accroissement de l'impôt direct qu'on ne saurait tirer d'un même sac plusieurs moutures, M. Thiers leur répliquera en leur montrant la gauche : si vous voulez sauver l'agriculture, aidez-moi à écraser l'industriel, en lui faisant subir l'impôt sur les matières premières.

Enfin, pour empêcher la commission d'échapper à cette alternative en proposant d'autres impôts, le chef du pouvoir a eu soin de laisser jusqu'à la dernière minute dans l'ignorance de son plan. Après lui avoir tenu pendant quinze mois, le bec dans l'eau, il ne lui donne pas un quart d'heure pour se reconnaître. C'est tout de suite qu'il faut discuter et voter.

Il y a bien aussi un autre dessous de cartes à cette tactique, c'est que M.

Thiers espère profiter de ce désarroi pour faire passer inaperçu le déficit de notre budget qui va toujours grandissant. Il y a un an, on s'en souvient, M. le président de la République affirmait que 450 millions suffiraient pour combler le gouffre. Puis il en avoua 500; puis en 650. Enfin, il vient de le porter à 700 millions. Car, dans sa nouvelle proposition, il demande à élever à 200 millions, au lieu de 150, le rendement nécessaire des nouveaux impôts.

Mais la commission a senti sa responsabilité engagée. Obligée de satisfaire à cette nouvelle charge, elle veut du moins que ce soit la dernière. C'est pourquoi M. Buffet est venu demander que cet accroissement d'impôt fût l'objet d'un rapport spécial, et que le rapporteur reçût du gouvernement des justifications définitives de nature à convaincre la chambre qu'avec cette concession, on aura la certitude d'un équilibre parfait du budget.

Le fait qui, nous a le plus impressionné dans cette discussion, c'est que le vieil antagonisme du chef du pouvoir et de la commission des finances a conservé toute sa vivacité. MM. Buffet et Germain, dans leurs apparitions à la tribune, ont pris cette attitude froide, ferme, polie comme le tranchant du coutelet qui caractérise les gens en délicatesse. M. Thiers, de son côté, a porté dans sa réplique à la commission ces regards courroucés, ces gestes secs, ces intonations aigres du vieillard agité par quinze mois de lutte. Quant à la majorité, elle se ressentait visiblement des émotions de ces derniers jours. Chaque fois que la gauche, toujours à genoux devant M. Thiers, cherchait à abrégier les critiques de la commission, tous les groupes de droite déployaient l'unanimité la plus touchante à encourager les orateurs. Ou je me trompe fort, ou l'antagonisme politique soulevé par la démarche du centre droit auprès du chef du pouvoir, va se doubler d'une querelle financière.

Encore un symptôme : M. Rouher, qui n'avait pas reparu à l'Assemblée depuis sa malencontreuse interpellation, M. Rouher était, hier, le premier à son poste. Méditerait-il de venger son échec politique par une victoire économique ? Il en est bien capable. Qui sait si cette rentrée en scène de l'Empire ne va pas encore exciter la sensibilité nerveuse du chef du Pouvoir ?

Aimable situation ! Être tous les jours à se demander si l'on ne se réveillera pas, le lendemain, avec une vacance du pouvoir, par suite d'une crise de nerfs d'un septuagénaire.

Aussi, M. Chaurand a-t-il eu la générosité de demander le renvoi de son interpellation sur l'administration lyonnaise, interpellation qui avait été fixée à aujourd'hui. Il ne veut pas être l'allumette qui mettra en contact le feu et les étoupes.

M. de Falloux va faire paraître dans quelques jours le troisième volume de la nouvelle édition des œuvres de M^{me} Swetchine, volume qui contient la correspondance si attachante du R. P. Lacordaire. M. de Falloux y a ajouté un

appendice plein d'intérêt et un document d'un haut intérêt dans une époque où nous voyons redoubler la guerre au christianisme. Ce document est une lettre de M. Cousin, qui soumet à l'examen et à l'autorité du Pape la révision des œuvres de l'illustre philosophe. Voici cette lettre :

A Monsieur le comte de Falloux, rue de l'Université, hôtel des ministres.

« Mon cher confrère et ami, voici la lettre. Faites-en l'usage que vous jugerez le meilleur. Vous connaissez tous mes sentiments.

» V. COUSIN.

» 30 avril 1856.
» Etant hors d'état de sortir, j'ai adressé la lettre à M. l'Archevêque pour qu'il la fasse parvenir.

» Très-Saint-Père,

« Monseigneur l'archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX, que je cède au besoin de vous en exprimer ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, Très-Saint-Père, on vous a dit vrai; loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre vénération, j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et la propagation du christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité. Affligé d'avoir vu autrefois mes intentions trahies par de fausses apparences, j'ai voulu en ces derniers temps faire un livre de philosophie, entièrement irréprochable; et ne me fiant pas à mes sentiments les plus sincères, à mes études, à mon âge, j'ai recherché les conseils d'amis sages et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés. Les sacrifices d'amour propre ne me sont rien auprès du grand but que je poursuis, l'établissement d'une philosophie irréprochable, amie sincère du christianisme. Si donc, malgré tous mes soins et ceux de mes doctes conseillers, quelques passages nous avaient échappé qui pussent troubler le cœur de Votre Sainteté, qu'on me les signale, et je les ôterai de bien bon cœur, ne demandant qu'à me perfectionner sans cesse, et moi et mes humbles écrits. Tels sont mes sentiments, Très-Saint-Père; fiez-vous à votre cœur, et j'ose le dire aussi, à ma parole : c'est celle d'un homme qui n'a jamais trompé personne, et qui, touchant au terme de sa carrière et voué à la retraite, ne connaît aucun intérêt sur la terre capable de lui faire prendre un masque, et déguiser ce qu'il croit la vérité.

» Je mets à vos pieds, Très-Saint-Père, l'hommage de mon respect filial.

» VICTOR COUSIN,
» Membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique.

30 avril 1856.

DE SAINT-CHÉRON.

On télégraphie de Rome, 25 juin :

Le Pape, recevant le cercle littéraire allemand de Rome, a dit : La persécution a commencé en Allemagne, mais les catholiques se montrent courageux. Je leur ai fait dire qu'une persécution contre l'Eglise est une éclipse mensurée et que le triomphe reste à l'Eglise.

« J'ai fait demander au premier ministre comment les évêques catholiques satisfaits du gouvernement, se sont subitement transformés en conspirateurs et sont devenus un danger.

» La réponse n'est pas encore venue. »
» Prieons ! Une pierre tombera qui renversera le colosse. »

Les supérieurs généraux des ordres religieux sont allés hier remercier le Pape pour la lettre qu'il a écrite en leur faveur.

Le général des Cisterciens a donné lecture d'une adresse disant que les ordres religieux sentaient le besoin de se serrer autour du trône pontifical au moment où ils ont à subir les attaques d'une grande partie des gouvernements.

Le Pape a déclaré de nouveau que les ordres religieux étaient nécessaires à l'administration de l'Eglise. Il a conseillé aux généraux de divers ordres une fermeté inébranlable, mais en même temps la résignation à la volonté de Dieu.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Nous recevons la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

« Cambrai, 25 juin 1874.
» Monsieur le Directeur Journal de Roubaix,

Permettez-nous d'avoir recours à la publicité de votre journal pour signaler à l'attention de MM. les fabricants de tissus de laine pure et de laine et coton, un fait qui a une grande importance. Depuis quelque temps, les ouvriers tisseurs emploient souvent, comme parement ou pour froter les peignes de leurs métiers, de la paraffine. Or, cette matière est insoluble dans les bains de savon et de carbonate de soude que l'on emploie pour dégraisser les tissus avant de les teindre. Il en résulte qu, dans l'opération de la teinture, il se révèle des tâches nombreuses qui nécessitent un nouveau traitement. Non-seulement le prix de la manutention est doublé, mais encore le tissu est toujours plus fatigué et perd de sa valeur. MM. les fabricants ont donc un grand intérêt à défendre rigoureusement à leurs ouvriers tisseurs l'emploi de la paraffine.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre considération bien distinguée.

WALLERAND, WIART et C^o.

Lille, le 24 juin 1874.
Monsieur le Rédacteur en chef du Journal de Roubaix.

Vous avez bien voulu insérer une note relative au concours tendant à guider l'industrie, dans le choix du meilleur générateur à vapeur, aux points de vue de l'économie du combustible, de la conservation de l'appareil, de sa marche usuelle, commode et facile, de sa durée, de sa conservation et de la sécurité relative de son emploi.

Je pense, Monsieur le Rédacteur, qu'il y a urgence de se préoccuper de cette question

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 27 JUIN 1874

— 4 —

LEJ

RÊVE DE GASTON

III.

(Suite)

Pendant qu'il parlait, le son mat et cadencé que rendent les fers des chevaux sur un terrain humide devenait de plus en plus distinct. Déjà, par les échappées du feuillage, on apercevait les buffleries jaunes et les revers rouges des gendarmes. Fritz restait comme en arrêt, dardant ses yeux de feu sur son maître. Tout à coup le galop s'arrêta; on cessa de voir les uniformes. Fritz se releva à demi, et n'était en cet instant qu'un homme qui se dressait à la lisière d'un champ de blé, et qui regardait dans un miroir d'acier, et qui se regardait aussi les grands faits de sa race, invoquant la mémoire de son père, champion comme lui des grands jours du passé, celle de son aïeul, mort à vingt-cinq ans frappé d'une balle à côté de Lescaur expirant.

— Par l'âme de mon grand-père ! voilà l'instant de montrer qui nous sommes. Tout est perdu, mon neveu, mais il reste à chacun de nous son épée. A votre première affaire, vous vous êtes montré soldat, héros à la seconde, tombez martyr à la troisième.

Gaston serra en silence la main du marquis, et cette énergique étreinte prouva au vieillard que Parceval n'avait point dégénéré. Les traits de d'Avrincourt rayonnaient de cette audace chevaleresque dont s'allume tout noble sang à l'aspect d'un danger sublime. Sa taille s'était redressée, son attitude devenait imposante comme celle des géants ses ancêtres. Le bon gentilhomme était à la hauteur de son devoir de royaliste et de chrétien. Il songeait au ciel entr'ouvert, à la gloire noblement achetée par soixante ans d'une loyale existence qu'allait couronner une mort sous les armes. Le front haut, la jambe droite en avant, il tenait une main sur l'épée, et, de l'autre, pressait la main de son neveu. De son côté, Gaston repassait en lui-même tous les instants d'une vie obscure et solitaire à l'ombre du paisible manoir. Il se rappelait aussi les grands faits de sa race, invoquant la mémoire de son père, champion comme lui des grands jours du passé, celle de son aïeul, mort à vingt-cinq ans frappé d'une balle à côté de Lescaur expirant.

Et l'âme du jeune homme s'élevait par degrés à l'égal de tous les preux tombés dans leur force pour une sainte cause sur

le champ de bataille. Puis il rêva à sa mère, inconsolable désormais comme l'antique Rachel, à Clotilde sa bien-aimée, celle dont il portait les cheveux sur son cœur, merveilleux talisman, tendrement de l'union de deux êtres méritant si bien l'un et l'autre toutes les gloires de la terre et les joies de l'amour immortel; ces cheveux, dernier présent, suprême adieu, engagement solennel, imposaient au comte de Parceval de ne se présenter devant Clotilde que digne d'elle, c'est-à-dire illustre par la victoire et n'ayant plus à rougir de la naissance et de l'obscurité. Mais peut-être Clotilde et la comtesse allaient paraître. Le bruit du fer, le sifflement des balles, hâteraient leur marche, et le plomb vole à son but dans l'espace, sans rien respecter au passage !... Se rendre, il y avait lâcheté, sans avoir mesuré la force des adversaires. Puis tout était perdu, avait dit le marquis. Et jamais d'Avrincourt ne voudrait survivre à la défaite, livrer ses armes quand son bras pouvait les soutenir encore, tendre ses mains aux ignobles lacets de la police, lui, le fils des héros, le champion des rois.

Il restait libre encore le chemin de l'abbaye d'Entrames. Une touffe de coudraies, ayant à peine une largeur de dix toises, s'étendait comme un triangle entre les fugitifs, les rocs et la rivière; mais paraître au soleil, c'était immédiatement provoquer un combat inégal. Le marquis résolut d'attendre jusqu'au dernier instant; peut-être espérait-il échapper aux

recherches, peut-être il comptait sur la diversion du père Jacques, appuyé d'une douzaine de gars armés de bons fusils, et si l'une et l'autre de ces deux possibilités échappaient à la fois, d'Avrincourt, d'un bond, s'élancerait au talus, et protégé par quelque anfractuosité de la pierre, quel qu'épineux buisson, ferait résistance jusqu'au dernier soupir. Tout en sacrifiant si libéralement une existence qu'il pouvait encore racheter sans bassesse, d'Avrincourt aurait dû songer qu'il entraînait dans sa ruine un neveu, plein de jeunesse, et à qui l'avenir réservait sans doute des trésors de bonheur. Mais Gaston, pas plus que son oncle, ne semblait disposé à mettre bas les armes. Ajoutez que le vieux seigneur était une de ces natures de fer énergiquement trempées de tout l'enthousiasme et la fierté des paladins; à ses yeux, la plus belle carrière ne valait point de mourir avec éclat pour la cause du ciel et de la monarchie. Il étouffa donc les murmures de sa conscience et la voix de son cœur sous le cri plus vibrant de l'héroïsme et du devoir, et ferme dans son orgueil, l'œil en haut, la main sur l'épée, il attendit sans remords et sans peur. Les pas se rapprochèrent; on distingua des voix confuses, des bruits d'armes; on aperçut les visages. Fritz bondit jusqu'à son maître, qu'il essaya de couvrir à la façon d'un bouclier.

— Enfin ! murmura le marquis en se jetant sur la droite, voyant que de ce côté avançait l'ennemi.

— Silence ! fit Gaston, saisissant violemment d'Avrincourt par le bras et lui désignant à peu de distance une paysanne et un enfant, qui n'étaient autre que la comtesse et Clotilde.

Le vieillard resta foudroyé. Les deux femmes étaient entre les mains des gendarmes et paraissaient prisonnières.

— Fritz nous a livrés, se disait le marquis, pleurant de rage.

Le comte, plus pâle qu'une statue de marbre, semblait pétrifié, mais la brûlante exaltation de son regard témoignait que sa grande âme montait au niveau du sacrifice. Clotilde n'apercevait rien encore, assurée par l'absence du chien que celui-ci avait rejoint le comte, et voulant donner au jeune homme le temps de se préparer à l'attaque, elle brava les horribles menaces de ses gardiens, et, à l'exemple du chevalier d'Assas, s'écria fortement :

— Aux armes ! Gaston ! ce sont les ennemis.

Mille blasphèmes répondirent.

— Feu ! hurla d'Avrincourt.

Mais, à l'instant où il apparaissait à découvert, il tomba frappé d'une balle à la poitrine, sous les yeux de sa fille, qui s'élança, s'évanouit aussitôt, Gaston se montra, ceignit fièrement l'écharpe blanche, et tirant son épée :

— Vive le roi ! s'écria-t-il, s'apprêtant à mourir à son tour.

— Rendez-vous, lui dit un officier, tandis que trente carabiniers cotchaient en joute le jeune homme.